



AHMED TIAB

Vingt stations

ROMAN

 *l'aube*

VINGT STATIONS

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Manon Viard

L'auteur tient à remercier le Centre national du livre,
sans lequel ce roman n'aurait pu voir le jour.

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4216-4

Ahmed Tiab

Vingt stations

roman

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE FRANÇAIS DE ROSEVILLE, 2015 ; Mikrós noir, 2017

LE DÉSERT OU LA MER, 2016 ; l'Aube noire poche, 2018

GYMNOPÉDIE POUR UNE DISPARUE, 2017 ; puis, sous le

titre MORTELLES FRATRIES, l'Aube noire poche, 2019

POUR DONNER LA MORT, TAPEZ 1, 2018

ADIEU ORAN, 2019 ; l'Aube noire poche, 2020

*À toutes les victimes de la décennie noire.
Aux femmes et aux hommes assassinés pour avoir résisté
à l'obscurantisme par la culture et la lumière.*

« Ce qui a été appelé concorde civile est une politique non pas de réconciliation nationale, mais une politique de rétablissement de l'ordre. »

ABDERRAHMANE MOUSSAOUI, *Où va l'Algérie ?*

PREMIÈRE STATION

J'ignore pourquoi je me retrouve là. Le tramway était à l'arrêt devant moi. Même la rue où je me trouvais avant de monter, je suis incapable de la situer. Pourtant, je suis sûr de n'y être jamais venu avant ce matin.

Ma vue est troublée, je n'ai rien avalé. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

C'est l'heure où les écoliers prennent le chemin des classes. Personne ne montre sa carte au conducteur enfermé dans sa cabine. Parfois, on entend la poinçonneuse automatique recracher le ticket d'un passager dans un cliquetis discret. Je n'ai pas de titre de transport sur moi. L'homme reste impassible derrière sa vitre, concentré sur des commandes visiblement complexes. Des panneaux doivent indiquer un peu partout dans le wagon où se procurer les billets, mais je n'arrive pas à lire.

On peut apercevoir, par le petit hublot de la porte qui le sépare de nous, les écrans servant de rétroviseurs sur lesquels toute son attention est fixée. Il doit prendre garde à ne pas refermer les portières sur les pieds qui traînent. Les matins assoupis, il a l'habitude. Les contrôleurs, eux, montent à n'importe quelle station et rarement à des heures aussi matinales. C'est une corporation de privilégiés. Ils travaillent à l'air libre. Ils se regroupent souvent pour papoter et fumer des clopes sous les abris aux stations les plus stratégiques. Je n'éprouve bizarrement aucune crainte de les voir monter et m'infliger la honte d'être pris en défaut. Pourtant, je n'aime pas être surpris la main dans le sac. Ce matin, je me sens invisible. Le chauffeur ne me voit pas. Je pense qu'il vit son rêve de gosse. Il aime sa solitude puérile à l'intérieur de sa boîte vitrée, son poste de pilotage merveilleux où il veille sur son tableau de bord constellé de boutons multicolores aux clignotements impératifs. Quel enfant ne s'est jamais imaginé devenir astronaute un jour ? Un isolement choisi pour continuer à rêver.

Je ne rêve plus.

Je choisis le premier siège qui se présente, en évitant les quatre places disposées en face-à-face. Je ne sais pas à quoi ressemble mon visage ce matin. Je n'aimerais pas qu'on me scrute. Je prends soin d'éviter les miroirs, ne supportant plus la vue de mon image.

VINGT STATIONS

J'esquive mon reflet dans la vitre du tram pour ne pas haïr définitivement ce que je suis devenu. Je dois avoir une sale gueule.

L'emplacement me convient parfaitement car je n'ai aucun vis-à-vis pour m'examiner, chercher à comprendre ce qui m'arrive ou simplement me parler. Suis-je seulement capable de sortir le moindre son de ma bouche ?

Translucide et muet.

Mon prochain n'existe pas. Je me fonds dans la masse humaine, souvent hostile, parfois protectrice et anonyme. Indifférente. Seule une réconfortante paroi métallique bleue affichant un encart publicitaire proposant un forfait téléphonique supposé avantageux me fait face. Je tapote machinalement mes poches à la recherche de mon portable. Oublié ? Perdu ? Le siège à ma droite est vide. Je colle ma joue gauche contre la vitre encore froide d'où émane une odeur de désinfectant procurant un sentiment idiot de soulagement sur l'hygiène du lieu. Je suis étrangement rassuré à l'idée de ne pas attraper une saleté de germe sur ma peau. L'éventualité d'être contaminé par une microsaloopérie me paraît tellement absurde car c'est loin d'être le péril le plus grave qui me guette aujourd'hui.

Les consolations les plus infimes font oublier les plus grandes tragédies.

Je m'installe pour un voyage sans destination précise à travers les rues et les boulevards de cette ville obsédante et cruelle. Je cesse d'exister pour contempler le monde depuis mon exil intérieur en me laissant porter, le temps de relire le cahier où j'ai gribouillé des passages de ma vie.

Une longue sonnerie, semblable à celle qui précède la fermeture des grilles d'une prison, m'avait sorti brutalement de ma stupéfaction. Les portes coulissantes m'invitèrent à monter, puis une seconde sonnerie retentit pour avertir du mouvement. Je ne sais pas où je dois me rendre, à quel arrêt je dois descendre. Il fallait monter, c'est tout.

Je n'ai pas la sensation d'être pressé ou en fuite. Fuir quoi? Je n'ai plus peur désormais.

Le tramway est peu fréquenté à cette heure matinale. Les gens somnolent, ils semblent flotter entre deux eaux. On sent l'atmosphère confinée des petits matins précipités, remplis d'odeurs de sommeil, de réveils hâtifs. La rame, ils y sont entrés un peu comme chez eux, dans leur salon. À peine ont-ils mis des habits convenables, suffisamment présentables pour la rue. L'espace public devient un second foyer pour les usagers de ce nouveau moyen de transport. Une extension possible d'un chez-soi étroit, peuplée d'inconnus qu'ils finissent par identifier et saluer à force de les croiser chaque jour. La régie des transports a mis en

VINGT STATIONS

place ce bijou moderne, flambant neuf, depuis quelques mois. Il quadrille la ville, allant jusqu'à couvrir ses extrémités les plus laides, ses périphéries les plus sales.

Je ne me souviens pas y avoir jamais mis les pieds avant ce matin.

J'espère qu'il n'y aura pas de contrôleurs, je ne sais même pas comment on peut acheter un ticket. Pourquoi suis-je persuadé que c'est encore une préoccupation ridicule? Je n'ose même pas toquer à la vitre du type dans son aquarium. Il paraît tellement isolé du reste du monde! Recroquevillé derrière ses manettes, presque craintif, il semble vouloir se protéger d'un milieu malveillant et hostile. J'imagine qu'il doit être régulièrement pris à partie par des passagers agressifs. Combien de fois a-t-il été insulté pour avoir refusé de marquer un arrêt non prévu sur la ligne ou pour avoir refermé les portières, coupant net un échange de la plus haute importance entre deux personnes de part et d'autre?

Les chauffeurs des petits autocars qu'on voit sillonner les rues de cette ville dans un nuage de fumée noire s'arrêtent n'importe où, parfois au beau milieu de la chaussée, à la simple demande des clients. Les usagers de cet engin moderne doivent croire qu'ils peuvent en faire de même. Le client est roi.

Je me sens idiot de redouter une infraction au titre de transport après ce qui est arrivé ce matin.

Les craintes les plus grandes peuvent surgir des délits les plus infimes.

Je ne reconnais personne ici et pourtant les visages me semblent familiers. Toujours cette impression de connaître l'un, d'avoir un jour eu affaire à l'autre. Les habitants de la ville finissent par se ressembler. Tous frères ou cousins. Plus ou moins. Aujourd'hui, je ne les distingue pas. Ils sont la substance informe dans laquelle j'aimerais me fondre et m'anéantir. Aujourd'hui, je voudrais que la matière humaine m'attrape et me gobe. Qu'elle m'enveloppe pour que je disparaisse pour de bon. J'aimerais enfin appartenir à la meute pour ne pas avoir peur. Pour me sentir invulnérable et me décharger de l'humanité qui me reste.

La meute devient l'espoir de l'abîme.

C'est le matin, l'heure où on entre dans le tram encore un peu assoupi, les yeux collés, les vêtements chargés d'un relent de petit déjeuner café au lait, de pain et de literie fatiguée. Odeurs familiales. Ce matin, la ville ressemble à un immense dortoir qui se met en branle; elle secoue la poussière des rêves des petits enfants avant de les renvoyer dans la vraie vie.

Je lève les yeux et promène un regard vague sur le monde extérieur défilant sans hâte de l'autre côté de la vitre Securit, devenue une frontière salutaire. Le wagon insonorisé et propre me procure un isolement bienfaiteur. Je distingue les balcons de la ville,

VINGT STATIONS

gris et encombrés, que les ménagères empressées colorent chaque matin par un déploiement criard de lourdes couvertures pelucheuses, encore tièdes des corps somnolents. Le spectacle du matin se joue dans un théâtre toujours à ciel ouvert.

Les voisines se lancent alors à la figure les dessins les plus extravagants, les couleurs les plus tapageuses depuis leurs fenêtres, comme des défis matinaux. Les joutes ridicules se trament dans un échange exotique des nouvelles du jour. Une basse-cour suspendue dans l'air déjà lourd de poussière de sable. On mesure la tendance textile du moment : floral ou animalier. Chaque jour une nouvelle vainqueur. Pas de jalouses. Aucun trophée à convoiter à part la satisfaction d'avoir suscité l'envie.

Je vois ces femmes courant derrière leur besoin du jour avec pour unique objectif d'être prêtes à temps pour le retour de leur tribu affamée.

Souvent transformés en cages par des barreaux métalliques sans charme, les balcons dévastés de la ville sont obstrués par les antennes paraboliques et débordent de fatras. Les femmes deviennent des oiseaux enfermés dans la rouille, tournent en rond, sautant d'un endroit à un autre. Entrant et sortant, toujours affairées entre la cuisine et un bébé à langer sous la surveillance d'une télé bruyante, allumée du matin au soir, pour seule compagnie.

Je n'ai jamais aimé la télévision. Lorsqu'elle ne renvoie pas l'image d'un paradis occidental inatteignable pour nous autres, elle propose des émissions religieuses ou culinaires taillées sur mesure pour la mère au foyer qui ne vit et respire que pour cette double injonction : une pieuse épouse doit savoir cuisiner pour son mari.

La télé est pour moi le souvenir d'une vie d'enfant jetée face à un écran vieilli, dont les coins arrondis mangeaient la fin des noms pendant le générique. Des longs après-midi d'ennui où ma mère m'obligeait à faire la sieste devant un programme que je ne comprenais pas, bien qu'il fût déjà passé plusieurs dizaines de fois durant ma courte enfance. Des images animées, assorties d'un volume sonore poussé très fort, mais insuffisant toutefois à couvrir les halètements que je distinguais nettement de l'autre côté du mur. Des froissements de tissu. Des soupirs d'aise, des hoquets de plaisir, bruits mystérieux et inquiétants à la fois pour un gamin de mon âge.

Je ne pouvais pas encore avoir idée de ce qui se tramait là-dedans. J'ignorais ce que ma mère manigançait dans la pièce à côté. J'entendais des chuchotements et de mâles raclements de gorge. Je me vois seulement assis sur le tapis bleu du salon, tellement rêche, au point de me brûler les mains et me blanchir les genoux, fixant obstinément la lucarne

VINGT STATIONS

lumineuse en feuilletant distraitement de temps à autre mon manuel scolaire aux pages ravagées.

Jusqu'au retour du père dès les premières pénombres.

Un vieil homme s'assoit à côté de moi. Je ne détourne pas les yeux pour voir à quoi il ressemble. Je ne hasarde même pas un regard dans sa direction bien que je le sente esquisser de vagues salutations à mon endroit. Mon esprit est entièrement confisqué par le spectacle de cette ville. Je ne peux pas répondre à son salut puisque je ne sais pas comment ma voix va sonner. Une bouche trop longtemps fermée ne pourrait émettre que des couinements ridicules. Comment ma voix trouvera-t-elle son chemin dans un corps meurtri ?

Dans la ville, les gens se croisent et se sentent obligés de jeter leur regard dans celui de l'autre. Chacun jauge son prochain, le classe, lors d'un coup d'œil fugace en deux catégories obligatoires : ami, ennemi. S'adapter, adopter une attitude, fabriquer une réponse immédiate, même bancale, pour ne pas être pris en défaut. Ne surtout pas être rangé dans la seconde case. La rue est une arène où l'on se défie constamment des yeux, en silence. Au mieux une scène où chacun croit détenir un rôle, acteur ou figurant. Dominant ou dominé. Il faut mettre en valeur ses attributs, les exposer de façon explicite pour être soupesé et estimé à sa valeur exacte ou supposée. Les simples spectateurs sont suspects.

AHMED TIAB

Je me contente d'observer le monde comme si je faisais une visite touristique dans une bulle au milieu d'un océan artificiel.

Je suis suspect.

Je n'ai plus peur du regard des autres. Je n'ai plus rien à leur céder, ni hostilité ni séduction, ils m'ont tout arraché.

Il y a longtemps.

DEUXIÈME STATION

C'est l'heure où les écoliers quittent la chaleur réconfortante des lits et les foyers aux odeurs douces. Ils ont enfilé dans mille plaintes et regrets les tabliers soigneusement lavés et repassés par des mères inquiètes. On porte toujours des tabliers dans nos écoles. Rose ou bleu, comme il se doit. Notre société reste attachée à la tradition de genre. Elle persiste dans l'uniforme scolaire et se raccroche à une sorte de différenciation vertueuse à l'égard d'enfants dont les corps ne sont pourtant pas encore suffisamment formés. Cette distinction ne sera brisée qu'à l'adolescence. Âge de toutes les dépravations. Vices que la communauté s'acharnera pourtant à vouloir extraire par tous les moyens. Âge à jamais incompris, inaudible pour nous, empêtrés dans notre quotidien d'adultes responsables et bousculés par nos archaïsmes maladifs. Âge bâtard, entre homme et enfant, entre